

# DAISY THE COW

---

SÉBASTIEN WEBER

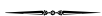
2017



DAISY THE COW



## CRÉATION



*Créé le 1<sup>er</sup> octobre 2017 à La Grange  
(Bergères-sous-Montmirail)  
dans le cadre du festival Itinéraires  
du Conseil départemental de la Marne.*

*Mise en scène* ..... Christian Termis  
*Avec* ..... Élodie Cotin  
*Lumière* ..... Alexandre Viala



1921

*Nuit d'hiver. Étable provisoire. La petite vachère ne trouve pas le sommeil.*

DAISY. – Tu es debout. Va te coucher. Retourne dans ton lit, va te coucher. Ce n'est rien, c'est le vent. Va te coucher. Ne pleure pas. Bon, prends un peu de paille, couche-toi contre moi. Dépêche-toi, ne fais pas de bruit, ne réveille pas les autres. Si Louis s'en mêle, ça te fera une bonne raison de pleurer. Viens contre moi, voilà, tasse un peu ta paille, fais-toi comme un nid, installe-toi. Voilà. Et maintenant, calme-toi, sèche tes larmes. Pose ta tête ici, là, écoute mon cœur. Et bois si tu as faim. Le bruit, ce n'est rien, du vent dans les planches. Quand la nouvelle étable sera construite, on dormira beaucoup mieux. On n'entendra plus le vent, on aura plus chaud. Encore un mois, ils auront bientôt fini. Tu ne peux pas avoir peur comme ça tout le temps. Pas peur du vent, pas peur du noir, pas peur de Louis, tu ne peux pas. Il t'aime bien, Louis. Ça se voit dans son œil. C'est son œil qu'il faut regarder, pas la crevasse à côté. Regarde dans son œil, tu verras, il t'aime bien. C'est juste que la nuit, il faut le laisser dormir. Il se traîne toute la journée, ses poumons qui le travaillent, et le soir il tourne, il tourne pour trouver le sommeil. Alors, quand il dort,

il ne faut pas le réveiller. Ça lui tourne l'humeur. Et de l'humeur tournée, il en a déjà beaucoup, avec sa moitié de tête quelque part dans les champs. C'est pour ça qu'il regarde les Chinois toute la journée, des fois qu'ils la lui retrouvent. Il m'a raconté ce que sa fiancée lui a dit : « Si tu me touches, je dégueule. Adieu. » Il a eu beau faire, lui rappeler ses promesses, elle est partie. Et lui, il reste à regarder les Chinois. Il doit se dire que s'ils la lui retrouvent, lui il retrouvera sa fiancée. Mais bon, la moitié d'une tête dans la boue, après deux ans, il n'y a pas beaucoup d'espoir. Sans parler d'une fiancée dans la nature. Sans parler des poumons, ça lui siffle là-dedans comme une tempête au fond des bois. Et il se traîne, il se traîne. Alors, quand tu seras plus grande, c'est toi qui porteras les seaux, lui il y arrive à peine. Et quand il t'apprendra à traire, tu écouteras de toutes tes oreilles, tu le regarderas de tous tes yeux, car il fait ça très bien, c'est important savoir bien traire. Il n'en a plus pour très longtemps. Les poumons. Ou peut-être une corde, à la poutre dans l'entrée. Sa fiancée, il n'a pas digéré. Une corde ou les poumons, de toute façon... Je parie qu'il voudra qu'on l'enterre dans les champs. Mais ce n'est pas là qu'ils vont le mettre. Les Chinois ont tout sorti, ce n'est pas pour en remettre un. Ils le mettront au bois Bobet avec les autres, sous les croix, dans les trous exprès pour ça. C'est bien fait, ça couvre toute la colline, c'est même joli. Et c'est pratique pour les femmes. Le gravier qu'ils ont mis, elles peuvent circuler, elles ne salissent plus leurs jupes. Sans parler de l'odeur. C'est mieux, quand même. Les Chinois, évidemment, ça ne les dérange pas, c'est même pour ça que ce sont eux qui font ça, ils n'ont pas d'odorat, mais moi, à force, ça me coupait l'appétit. Du côté du pré des Brassières, c'était à peine tenable. Tout prenait le goût de cette odeur, même l'herbe la plus neuve. Et les femmes, leur mouchoir sur le nez,



avec le parfum de violette, elles vomissaient tout le long de la sente sur le plantain, j'adore le plantain, un crève-cœur de voir ça, il fallait attendre la pluie. Maintenant, aux Brassières, c'est bien, on ne sent presque plus rien. Et dans quelques jours, du côté des Lompart, ils auront tout sorti, tout comblé. Tout ce que tu as vu aujourd'hui, les tas de ferraille, les tas de cailloux, les tas de cadavres, tout ça, ce sera fini, les Chinois auront nettoyé, tout mis au bois Bobet dans les trous exprès pour ça. Il faut dormir maintenant, la journée a été longue et demain pareil. Écoute mon cœur. Dors. Dors. Tu n'as pas sommeil, tu as les yeux grands ouverts. Ne pense plus à eux. Ils ne reviendront pas. C'est l'affaire des Chinois à présent. Ils ne reviendront pas, tu es toute seule. Tu es bien, là, contre moi. Ne bouge pas, je vais me chercher une pomme, tu m'a filé la tournicote, me voilà complètement réveillée. (*Elle va chercher une pomme. Elle regarde par la fenêtre de l'étable.*) Le vent est tombé, on ne l'entend plus, c'est calme. (*Elle revient.*) Bois si tu as faim, bois si tu veux, bois autant que tu veux, Louis n'y verra que du feu, quarante-deux litres, il n'y verra que du feu. Ça me soulage, moi, bois, ça me fait du bien. J'en ai trop, j'en ai toujours trop, ça me tire. C'est pour ça que j'ai traversé la mer, tu sais, tout ce lait. Ils n'en avaient jamais vu autant, personne n'en avait jamais vu autant à Longfarm, tout ce lait. Quarante-deux litres par jour. Le vieux Bill était fier, il n'en revenait pas, il avait même appelé le journal pour une photo. Et Bubba, Bubba chaque fois qu'il plongeait les mains dans le seau, de les voir comme ça mangées par le lait ses mains toutes noires, ça le faisait rire. C'est comme ça que j'ai traversé la mer. Il est venu des filles à la ferme, des filles d'une école, des plus grandes que toi, des comme la Delphine et la Marinette, des dix douze ans. Elles avaient lu l'article dans le journal, elles avaient

vu ma photo et le gros titre au-dessus : quarante-deux litres. Elles avaient dit : « C'est elle qu'il faut pour les petits Français. » Et de Brooklyn jusqu'à la ferme, depuis leur école elles étaient venues, avec leur maîtresse et une boîte à chaussure. Alors, les voilà près de l'enclos, une dizaine d'entre elles, à me regarder avec leur boîte à chaussure pleine de billets. Et debout derrière elles, leur maîtresse, l'air sévère. La maîtresse regarde le vieux Bill comme ça. Le vieux Bill chique sans rien dire, il n'ose pas lever les yeux, il fait non de la tête : quarante-deux litres, sa fierté, il ne voulait pas céder. Et ça dure, ça dure, la maîtresse qui regarde le vieux Bill comme ça, le vieux Bill qui regarde ailleurs, la boîte à chaussures comme une offrande ouverte sur des billets d'un dollar. Alors la plus grande s'est avancée, une rouquine les cheveux en arrière. « Les petits enfants français, leur village a été détruit, ils n'ont plus rien à manger. Tous les jours, leur maman doit marcher des kilomètres pour leur trouver du lait. Avec une bonne laitière comme Daisy, monsieur Bill, avec une bonne laitière comme Daisy, ils pourraient vivre dignement. » La maîtresse l'a regardé comme ça, il a fait : « Pff... » Il a dit à la rouquine : « How much you've got there? » Il a pris la boîte, il a compté. Il a regardé la maîtresse, il lui a dit : « Really? » Elle l'a regardé, il l'a regardée. C'est comme ça que j'ai traversé la mer. Une première. Nous autres, là-bas, le voyage, c'est Chicago, jamais on ne traverse la mer. Chicago et après corned-beef. Corned-beef, carcasses, biftecks, poudre d'os, saucisses, ceintures, gélatine, tout ce que tu veux : quinze millions de têtes par an, veaux, vaches, cochons, poules, rien ne se perd, tout y passe, on y passe tous, c'est très bien organisé, c'est le voyage, Chicago. Mais la France, je n'étais pas rassurée. Ça m'a fait drôle. Bubba m'a préparée pendant des heures. Il m'a brossée, comme ça, des cornes aux sabots, des

heures et des heures. Je n'étais pas rassurée. Chicago, au moins on sait, on sait où on va, on sait ce qu'on devient, mais la France... Bubba, son grand frère Georges, il y était en France, engagé depuis 17, et ça le faisait pleurer Bubba, alors... Puis après, c'est le vieux Bill qui est venu. Il avait acheté une bouteille de rye, il ne tenait plus bien debout. Il s'est pendu à mon cou. Il bavait. « All your fucking good milk for those fucking Frenchies, fuck, fuck, fuck... » Son fils aussi, il était en France et la France, ça m'avait tout l'air d'être une sorte de Chicago pour hommes. Peut-être bien qu'on y fabriquait du corned-man. Le lendemain, on a pris la bétailière, Bubba au volant, moi à l'arrière, le vieux Bill avachi à l'avant suant la gnôle. C'était un matin d'avril, l'herbe était tendre à te broyer l'estomac et de partout des parfums à te déchirer le cœur. On a traversé des champs, des prés, des sous-bois, puis ça a été la ville, une ville comme on en fait chez nous, toute droite, très fière. Et là, entre deux tours gigantesques, au bout de la rue, j'ai vu la mer. Tu as déjà vu la mer ? Cette chose ! Ça a l'air calme, puis c'est comme un chat, voilà que ça te bondit dessus en crachant dans tous les sens. Les gamines étaient là avec leur maîtresse. La petite rouquine a lu un petit discours, c'était très émouvant. On m'a prise en photo pour le journal. Puis il y a eu d'autres discours, j'écoutais d'une oreille, la France devait se remettre sur pieds, honorer sa dette, ses dix milliards de dette – que sais-je ? Je n'écoutais plus, je regardais la mer, je n'étais pas rassurée. Et là, d'un coup, d'un seul coup j'ai été poussée dans les airs, prise comme ça par en dessous, poussée vers le ciel. J'ai tournoyé au-dessus du quai, au-dessus des gens, qui sont devenus tout petits, à peine plus gros que des poussins, je bougeais vaguement les pattes, je meuglais, Bubba agitait sa casquette, les gamines agitaient des mouchoirs, il y avait de la musique, il y avait des

cris et puis ça a été le noir. Le fond de la cale. Sept jours et sept nuits, le fond de la cale, rien qu'une toute petite fenêtre pour regarder la mer qui ne tient pas en place. Sept jours et sept nuits, le vrombissement permanent, le tougoudouc-tougoudouc des moteurs. Sept jours et sept nuits, un mal de cœur... (*Elle prend une pomme. À propos des pommes.*) C'est comme ça que j'ai pris l'habitude, il n'y avait que ça qui me calmait. Et pis on est arrivé, au matin du huitième jour, le Havre, une ville toute plate. Dans les premiers moments, j'ai cru qu'on avait fait demi-tour, qu'on était retourné à New York : sur les quais, un défilé de *boys* qui marchaient en cadence et qui chantaient, *Johnny goes marchin' home*. Tu les aurais vus sourire – j'ai compris qu'ils repartaient, qu'ils rembarquaient pour le nouveau monde, et que moi, moi j'allais rester là toute seule pour de bon, un peu comme toi. J'ai meuglé de toutes mes forces, j'ai meuglé tout ce que je pouvais, je voulais qu'ils me prennent avec eux quitte à repasser huit jours sur la mer, je m'en fichais, j'ai appelé, je les ai suppliés, mais pendant qu'ils montaient dans leur bateau, moi on me poussait dans l'autre sens vers l'autre bout du quai à grands coups d'aiguillon vers un troupeau qui grimpait dans les wagons d'un train. Je me suis retrouvée là-dedans mélangée à des tas d'autres aussi abruties que moi, la porte s'est refermée, le train est parti. Ça a duré, je ne sais pas combien de temps. Ça roulait, ça s'arrêtait, la porte s'ouvrait, il en descendait certaines, il en montait d'autres, on nous changeait la litière, on rajoutait du foin, de l'eau, on nous mettait des pommes, le train repartait et toujours là-dedans une chaleur à suffoquer. À l'arrêt, on se poussait du museau pour respirer un peu. Moi, par la porte entrebâillée, je regardais tout ce que je pouvais. Où est-ce que j'étais tombée ? Où est-ce qu'on m'emmenait ? C'était gris, c'était

sale, tout était ratatiné. Pour un gros qui passait, c'étaient dix ou vingt maigres à la traîne, hommes ou canassons, pareil. La moitié des choses en ruines, des entrepôts, des cathédrales, des fermes, et partout des femmes en noir, et surtout partout, partout des bonshommes mal équarris – quel gâchis, on était loin de Chicago, je peux te le dire. Pomme sur pomme j'avalais. « Rouen, Beauvais, Compiègne, Belleu, Châlons, Suippes, Souain... » On a fini par arriver. Louis m'attendait sur le quai. Il restait une heure à marcher. On a marché, lui devant avec ses : « Ahan... Ahan... » (*- sifflements pulmonaires -*) et moi derrière à reniffler la drôle d'odeur d'ici, mélangée de charogne et d'aubépine. Et nous voilà rendus. Je m'attendais à tout sauf à ça. Ils avaient tout décoré. Tout – enfin, ce qu'il restait, des bouts d'arbres, des pans de murs. Il y avait des festons, des cocardes, ça pendait de partout. Pourtant, je t'assure, il n'y avait pas de quoi se réjouir. Tu aurais vu les gosses, les dents toutes vertes, les joues en creux, même toi, à côté, tu fais envie. Mais ça n'avait pas l'air de les déranger, ils sautaient dans tous les sens en battant des mains au milieu des tas de cailloux bien alignés qui avaient dû être des maisons, leurs maisons. Puis les parents pareil, habillés en dimanche qu'ils étaient, tout sourire, à me flatter la croupe, à me reluquer les mamelles, à taper Louis dans le dos, « Paf, paf! », « Ahan... Ahan... » – pauvre Louis. Ça a fini par faire tout un cortège jusqu'à la place de la mairie. Et sais-tu ce que je découvre place de la mairie? Une banderole, une immense banderole tendue entre deux baraques en bois : *Welcome Daisy*. Comme ça : *Welcome Daisy*. Et puis tu sais quoi? On m'applaudit. Eh oui, à ce moment-là on m'applaudit et je peux te dire que ça fait drôle. Et puis voilà un bonhomme qui grimpe à une estrade, un petit gros bien gras. Il est tout en noir, il porte un ruban, alors tout le

monde l'écoute. « Ils ont sacrifié leurs enfants pour libérer notre pays de la barbarie teutonne. Ils ont collecté les fonds pour nous permettre de reconstruire nos villages meurtris. Aujourd'hui leur générosité s'exprime encore : nos enfants manquaient de lait ? Voici Daisy. Daisy, mes amis, mes chers compatriotes, Daisy n'est pas seulement une vache : Daisy est le symbole de l'amitié éternelle qui lie désormais la France et l'Amérique. Vive Daisy ! Vive l'Amérique ! Vive la France ! » Là-dessus, pada pada padabam, la fanfare qui éclate. Les gamins se mettent à danser, les parents à boire, du cidre, du rouge, oubliées les dents vertes, les tas de cailloux, la charogne et l'aubépine, on se presse autour de moi, je suis cajolée, estimée, jaugée. « — Moi, quarante-deux litres, je n'y crois pas trop. C'est sûr qu'elle a de la mamelle, mais ce n'est qu'après la vêlée qu'on va voir ce qu'elle vaut. — Faut déjà qu'elle fasse l'affaire avec le Gaspard. Vu le gabarit, ce n'est pas dit, hein ? Tiens, remets-moi un coup. » Le petit gros en noir, il circule partout, il serre des mains autant qu'il y en a. Il y a un petit groupe à part, des jeunes avec sur la figure un drôle d'air de bonne santé que je n'ai pas vu beaucoup depuis mon arrivée. Le petit gros exulte : « Alors, quel effet ça vous fait de croiser une compatriote, hein ? » Des Américains ! Tout s'explique ! Ils parlent, je reconnais l'accent : « Bonjour, monsieur le préfet, comment allez-vous aujourd'hui ? » Oh la, ça fait du bien, j'en mugis de plaisir. « — Meuh ! — Ah, vous voyez ! Elle vous a reconnus ! Alors, les amis, vous en êtes où de vos plans ? Ça avance ? — *Well, well*, ce n'est pas facile de convaincre les villageoises de le pays parce qu'ils disent que c'est trop tout droit. — “Touo toudoi” ? Qu'est-ce que c'est, ça, “touo toudoi” ? — Ah, c'est, euh, une village comme chez nous avec des angles droits. — Des ongles droits ? Ah, des angles droits. — Euh, oui, euh,

*yes*. La notre école d'architecture, à Harvard, *you know*, il fait beaucoup des angles droits. C'est, euh, *how do you say*, moderne, *you know*? — Hum, mouais, je n'ai pas tout compris, mais bon, en tout cas, c'est formidable que vous soyez là, que vous soyez revenus pour nous aider à reconstruire! Merci, les amis, merci! Ah, et puis dites, vos Nègres, hein, quels musiciens, quel *swing*! — *Ah, oh, yes, Niggers, yes, and very brave too. Indeed.* — Oui, ils étaient ici, avec nous, pour la bataille. Très courageux. » Des Noirs, il n'y en avait pas, enfin je n'en voyais pas, mais d'entendre ça, je pensais à Bubba, à son frère Georges qui était peut-être quelque part dans le coin, peut-être avec le fils du vieux Bill, quelque part dans les champs tout grumeleux qui sentaient la charogne. Et puis pendant ce temps-là que je pensais à tout ça, j'avais la tête qui tournait. La fanfare continuait son ramdam, la fatigue des derniers jours, les pommes que j'avais avalées, je ne tenais plus sur mes pattes. Ça en fait des émotions de ne pas savoir où on va. Tu connais ça, toi, hein? Oui, tu connais, tu connais ça. Allez, dors maintenant. Dors. Écoute mon cœur.





1929

*Jour de printemps. Pré des Lombards. La petite vachère est préoccupée.*

DAISY. – Non mais regarde-le parader celui-là ! Tu l'as vu ? Tu peux me dire pour qui il se prend à souffler comme ça par les naseaux ? Non mais regarde-le, regarde-le ! Et puis l'autre crétine, là, qui minaude, qui se monte la croupe, qui fait semblant de s'intéresser aux pissenlits. Mais je vais te dire, elle va être déçue, la Marguerite, parce que le Gaspard, il l'a ratée sa vocation, une belle carrière de bœuf il aurait faite, et sans grand-chose à couper, crois-moi. Oh ça, de loin il impressionne, mais ce n'est rien que du vent. Tu veux savoir ? La première fois qu'il m'est monté dessus, je ne m'en suis pas rendu compte. Allez, je te parle de ça, on peut maintenant, tu as eu tes premiers sangs, tu sais ce que c'est. Je te sens toute triste, il faut te dérider un peu. Ça fait deux heures que tu es revenue et que tu dépiautes des marguerites sans décrocher un mot. Tu ne m'as même pas raconté la fête. Comment c'était ? Elle est belle la nouvelle cloche, la cloche de l'église ? Je l'ai entendue, mais je ne l'ai pas vue. Une cloche américaine pourtant, on aurait pu m'inviter. Il y avait de la musique ? Tu as dansé ? Non ? Bon. Je m'étais imaginé

qu'on m'inviterait, moi. Après tout, j'y suis un peu pour quelque chose, la reconstruction. Les enfants, c'est moi qui les ai soignées leurs dents qui étaient toutes vertes, c'est mon lait. Et puis les veaux, je n'ai pas démerité. Ils oublient, ils oublient vite. Il y en a qui viennent au pré des fois et qui se demandent comme c'était avant, juste après la guerre. Ils ne se souviennent plus. Ils mettent leur main comme ça sur leur front, ils regardent partout tout autour, ils balaient la terre du bout du pied, comme si le passé leur était tombé de la poche et qu'il s'était perdu dans l'herbe. Ils ne sentent pas. Il y a pourtant des coins, la terre pue la rouille à te faire grincer des dents. Tiens, comme là-bas, c'est pour ça que j'évite, et tant pis pour le plantain. Ils repartent, ils ne sont pas plus avancés. Certains sont soulagés et d'autres, c'est comme s'ils regrettaient. Il y en a qui pleurent. Ils regardent un champ, ils pleurent. Je ne comprends pas. Il est splendide, ce champ, il a une belle forme d'aile, tu ne trouves pas? Je ne comprends pas. Ils prennent quatre ans à dessiner un paysage, ils engraisent leurs champs bien comme il faut, ils y mettent du leur, c'est parfait, c'est florissant, les blés n'ont jamais poussé aussi dru, et c'est comme s'ils regrettaient. Ils viennent, ils se plantent là, ils pleurent – enfin, quand il n'y a que moi pour les voir sinon ils serrent les dents. Dans le fond, ils ne savent pas trop ce qu'ils veulent. Comme toi d'ailleurs. Mon dernier, là, comment tu l'appelais déjà? Coquet? Tu pleurais, tu pleurais, ça ne t'a pas empêché d'en manger. Et de bel appétit en plus. J'étais contente, moi, que tu en manges, et de bel appétit, parce que c'est mon travail. Il faut que ça serve, c'est important. Et de préférence à toi, parce que je t'aime bien, je te connais, et puis tu sais bien traire, tu as bien appris. Seulement, pourquoi pleurer? Pourquoi tout le temps cette tristesse qui vous colle à

la peau comme des mouches au derrière ? Surtout quand il fait beau comme aujourd'hui. Surtout quand c'est la fête. Tout le temps des mouches. « Bzzz, bzzz... » Chassez-les, les vôtres ne reviennent pas que je sache, (*– montrant sa tête pour signifier que les mouches en question sont imaginaires –*) ce sont des mouches là, est-ce que ça compte ? Allez, raconte-moi comment c'était la fête pour la cloche des Américains. Ils étaient là, les architectes d'Harvard, ceux qui voulaient tout faire tout droit ? Et les Noirs avec leur orchestre, tu les as vus ? Bubba jouait de l'harmonica, tu sais ? Mal, comme un pied, une horreur, un supplice, tout le monde rigolait quand il soufflait dans son machin, jusqu'à ce que quelqu'un lui gueule d'arrêter. Son frère n'avait pas eu le temps de lui apprendre jusqu'au bout. Des fois, je me dis que lui aussi va venir ici un de ces quatre, Bubba. Qu'il va descendre d'un de ces autobus qui transportent les femmes et les enfants jusqu'au cimetière. Qu'il va remonter le sentier jusqu'au pré pour regarder les champs derrière et voir à quoi il a servi son frère, dans quoi il est maintenant. « C'est pour devenir Blanc, la France », qu'il disait Bubba. « Blanc comme votre fils », qu'il disait au vieux Bill. « Blanc comme vous. » Et le vieux Bill rigolait parce que blanc il ne l'était pas trop, rouge plutôt, violet même parfois, ça dépendait des jours, et puis après ils s'engueulaient tous les deux. Le vieux Bill disait que la France ne rendrait pas Georges plus blanc que mon lait ne lui blanchissait les mains à Bubba, qu'il avait beau les tremper dedans, elles resteraient noires, toujours toutes noires, et que d'ailleurs il avait intérêt à arrêter s'il ne voulait pas ramasser un bon coup de pied quelque part parce que c'était dégueulasse de faire ça, que ça salopait la marchandise. Et Bubba disait que si, la France allait les rendre tout blancs, ses frères, tous tout blancs, parce que c'était le président qui

l'avait dit et que le président on pouvait le croire parce que c'était le président, et là le vieux Bill rigolait. Il disait que les Noirs étaient aussi idiots que les Peaux-Rouges étaient stupides, des imbéciles, des ânes bâtés, des sauvages, que personne, personne ne pouvait croire le président quand il disait que Peaux-Rouges deviendraient des Américains et les Noirs des Blancs, même s'ils partaient en France pour ça, que les promesses d'un président ça valait pas le papier pour se torcher les fesses, que même morts ils resteraient des Indiens et des Noirs, des Indiens et des Noirs pour toute l'éternité, et voilà. Et plus ils s'engueulaient tous les deux, plus Bubba devenait gris, plus le vieux Bill devenait violet, Bubba comme de la cendre, le vieux Bill comme le ciel des orages. Et à la fin le vieux Bill criait que c'était fini et que maintenant Bubba la fermait, que son fils n'était pas mort pour qu'un Nègre lui parle sur ce ton et qu'il n'avait pas intérêt à refourrer jamais ses sales pattes toutes noires dans mon lait tout blanc. Et alors Bubba s'en allait en soufflant dans son harmonica, une horreur, un supplice, rien que pour faire enrager le vieux Bill encore plus. De toute façon, ça se terminait toujours qu'ils venaient plus tard pleurer tous les deux dans l'étable, Bubba d'abord pour me brosser, le vieux Bill après suant la gnôle. En fait, je crois que ni l'un ni l'autre ne savaient vraiment à quoi ça servait, la France. C'est pour ça des fois que j'imagine qu'il descend de l'autobus du cimetière et qu'il monte le sentier jusqu'au pré, il me reconnaîtrait, je suis sûre qu'il me reconnaîtrait. Et je lui expliquerais. Que ce n'était pas pour transformer les Noirs en Blancs et les Indiens en Américains. Que c'était pour faire des champs. Et des prés. Et des villages tout neufs, avec des angles droits ou des angles tordus, on s'en fiche. Des villages, des champs, des prés tout neufs. Tout tout neuf. Voilà. C'était pour ça. Et Bubba, il comprendrait. Et le

vieux Bill aussi, il comprendrait, si des fois il l'accompagnait. Ils comprendraient tous les deux. Et ils ne pleureraient pas. Tu sais, je n'ai pas beaucoup de philosophie, je ne suis qu'une vache, et si je me dis que c'est sûrement très important ce que ça raconte tes livres d'école quand je te vois plongée dedans le front plissé, je me dis aussi que j'en sais assez. Que j'en sais assez pour voir qu'il y a quelque chose qui cloche dans votre histoire, que vous n'êtes pas contents avec, que vous n'êtes pas contents avec les choses que vous faites. Et pourtant, le résultat est là. Regarde ce champ en forme d'aile, ça court sur tout l'horizon à perte de vue. Et en bas le village impeccable avec sa nouvelle cloche et ses nouvelles maisons. Et les gamins, leurs dents assez solides pour me bouffer toute crue, pour mastiquer encore et encore. C'est quelque chose. Et toi-même, regarde comme tu es. Tu y aurais cru, toi? Personne n'y croyait, un petit tas de chair terrorisé couvert de gale, ils avaient tous l'idée de te renvoyer d'où tu venais et d'en prendre une autre ou de creuser un trou exprès pour toi quelque part, même Louis, et puis voilà tes seins, tes hanches, tes premiers sangs, tu es prête, ils commencent à te tourner autour. Tu peux comprendre toi, comme le vieux Bill comprendrait, comme Bubba, sûr que tu peux comprendre. Comme moi. J'ai compris, à force de les voir balayer l'horizon des yeux et le sol du bout du pied, Marcel, Gaston, Jacques, Marie, les gens de la ferme, ceux du village, tous quand ils viennent ici regarder comme c'est aujourd'hui. « Ah, ce n'est plus comme avant... » « On reconnaît mal les choses... » « Tout a changé... » Eh bien oui, oui, tout a changé et tout continue de changer. C'est comme l'Amérique. Avant, l'Amérique c'étaient des plaines et des forêts, des plaines et des forêts sans fin, des bisons, des Peaux-Rouges. Il a fallu tout défricher, tout abattre, des millions

d'arbres, des millions de bisons, des millions de Peaux-Rouges, tout abattre pour fertiliser la terre, pour faire place nette. Il a fallu endiguer les rivières, tracer des routes, poser les rails du chemin de fer. Ça ne s'est pas fait en un jour, imagine tout ce qu'il a fallu détruire et remodeler, mais après ça la terre était fertile et grasse et l'herbe était haute, et c'est là que nous étions, nous, sur la terre grasse, dans les hautes herbes, des millions de têtes nouvelles. Et désormais de chaque pré partait un chemin qui menait à une ferme. Et de chaque ferme partait une route qui menait à une gare. Et toutes les gares aujourd'hui mènent à Chicago. Un cœur, Chicago, un cœur de vapeur, de sueur et de fer, qui pompe inlassablement jour et nuit la chair et le sang d'un pays tout entier pour que les villes soient droites et fières avec des dents solides. Quinze millions de têtes par an. Nos têtes. Nous sommes fiers. Corned-beef, carcasses, biftecks, poudre d'os, saucisses, ceintures, gélatine, nous sommes fiers, les dents sont solides. Chicago. C'est ça qui a changé. Ici, vous allez faire encore mieux que Chicago, vous n'avez aucune aucune raison d'être tristes, au contraire, il faut être fiers, fiers de vous être vous-mêmes lancés dans l'aventure parce que vous n'aviez ni Peaux-Rouges ni bisons, fiers d'avoir fait place nette et fertilisé vos terres avec votre propre chair, fiers de vous voir pour ce que vous êtes, de la viande. Ce que vous avez fait avec nos têtes, vous le faites à présent avec les vôtres. Dans chaque ville une caserne, dans chaque village une route qui mène à la caserne. Et depuis les villes dans le monde entier, des trains, des bateaux, des autos, des camions pour charrier vos têtes à vous jusqu'à vos Chicago, Verdun, Tahure, partout où la terre a besoin d'être fertilisée pour que je puisse manger, pour que Gaspard puisse m'engrosser et que tous les jours avant d'être équarrie, réduite en morceaux et mise

en boîte, je produise mes veaux et mes quarante-deux litres de lait, quarante-deux. Alors oui, bien sûr tout n'est pas parfait, bien sûr, ce sont vos débuts, il y a des ratés. Mais vous allez y arriver, comme vous y êtes arrivés avec nous. Vous allez y arriver. Et je sais pourquoi tu es triste. Mais tu ne dois pas penser à ça. Tous ils te tournent autour, tes seins, tes hanches, tes premiers sangs, retourne au bal, allez va, va danser. Et reviens me dire au revoir.





1964

*Bubba souffle dans son harmonica, s'arrête, soupire.*

BUBBA. — Jamais su souffler dans ce machin-là. Et puis il est trop tard pour apprendre, je suis trop vieux, et il n'y a plus personne. Il y a quand même un truc qui me turlupine depuis toutes ces années. Si Georges était revenu de la guerre, est-ce qu'il serait revenu blanc, blanc comme le fils du vieux Bill ? Ça aurait été un sacré truc, ça, quand même. Et est-ce que moi, du coup, je serais devenu blanc aussi ? Et mon père et ma mère et les autres ? Il faudrait demander au président. Il doit savoir, le président. On lui a donné le prix Nobel de la paix, il sait ce que c'est, la guerre, et comment ça marche et ce que ça fait au juste. « — Hein, monsieur le président, vous savez, hein ? Oh oui... Alors, mon frère, Georges, il est mort blanc ou il est mort Noir ? Ce n'est pas que ça change grand-chose, si vous voulez, mais ça me turlupine. — Eh bien, Bubba, ton frère est mort blanc. — Ah bon ? Eh bien, c'est formidable, ça ! Ça a marché, votre truc, dites donc. Et comment que vous l'avez faite, votre guerre magique ? — Oh, Bubba, c'est très flatteur, mais je n'ai rien fait tout seul. D'abord les Allemands, puis les Français, puis les Anglais, et puis une bonne moitié de la planète. Nous, nous

sommes arrivés à la fin après avoir vendu des tas de choses à tout ce monde-là. — Ah bon ? — Oui. Un peu de tout : de l'huile, du plomb, du sucre et du tabac, du caoutchouc, de la viande, du maïs et des automobiles. Et puis bien sûr des armes, oui, beaucoup, beaucoup d'armes. La guerre, n'est-ce pas ? — Ah oui, la guerre. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, c'est ça ? — Tout juste. — Alors on est très riches ? — Oui. Enfin, certains sont très riches, très très riches, et puis d'autres sont un peu moins pauvres. L'essentiel, c'est que ça profite à tout le monde. — En tout cas, votre omelette, elle marche du feu de Dieu ! Georges est devenu Blanc ! Georges est devenu Blanc ! — Oui, elle marche, Bubba, elle marche. Mais attention : elle marche pour les morts. — Ah bon ? Seulement pour les morts ? — Eh oui. — Ah ? — Oui. — Et donc moi, donc non ? — Non. — Ah... Bon... En même temps, je m'en doutais un peu. » Mais dans le fond, des fois je me dis que ce n'est peut-être pas nous qui sommes devenus Blancs, mais que ce sont les Blancs qui sont devenus Noirs. Ou Indiens. Ou je ne sais quoi. J'ai commencé à me dire ça après la deuxième guerre, 45, 46. À cette époque, le vieux Bill était déjà devenu aveugle à force de boire du rye. Comme il adorait le cinéma, je l'emmenais. « Let's go to the movies tonight, Bubba. They're playing *They Died with Their Boots On*... » Il adorait les westerns, surtout *La charge fantastique* avec Errol Flynn. « Oui, monsieur Bill, on va au cinéma. » On prenait la bétailière et on allait au Royal sur la seconde à Brooklyn. Forcément, pendant le film, comme il n'y voyait plus rien, il fallait que je lui décrive les images. Alors, on s'installait tout au fond pour ne pas déranger et je parlais à voix basse, comme ça, tout près de son oreille. Bon, lui, la voix basse, ce n'était pas trop son truc. « — What's up, Bubba? Bubba? What's up? What's up? — Eh bien il se passe, il se passe que ça y

est, le général Custer vient de donner l'ordre de partir à l'assaut...  
— Well, well, well! Good! And then? What's up? Bubba?  
— Et alors, la cavalerie s'élançe. Des centaines de cavaliers à fond de train avec leur sabre et leur fusil qui galopent dans la plaine. Vous les entendez galoper? — Yes, yes, yes! And then? And then, Bubba? — Et alors voilà, ça y est, les Indiens arrivent...  
— Redskins, fuckin' Redskins! What're they doin'? What're they doin'? — Eh bien, ils tirent des flèches dans tous les sens, ils sont tout peinturlurés, ils ont des plumes partout sur la tête, ils... — Fuckin' Redskins! And then? What's up? — Et alors, la cavalerie, elle fonce droit sur eux, elle charge, elle tire. Paf, un Indien, paf, un deuxième, paf, un troisième, ils s'écroulent par terre... Ils tombent comme des mouches... — Good, good, good! And Custer? What's he doin'? Custer, what's he doin'? — Custer, il a dégainé ses deux revolvers. Il tire en alternance, comme ça, paf, paf, paf, un coup à gauche, un coup à droite, paf, paf, paf... — And then? And then? — Paf, un Indien qui tombe, paf, encore un autre! Et paf, là, tiens, deux d'un seul coup!  
— Ah yeah, what a fuckin' shooter! Beautiful! Beautiful! And then, Bubba, what's up? » Et après? Custer embrassait Olivia de Havilland sur un tas d'Indiens ensanglantés et puis voilà. On l'a vu au moins trente fois, *La charge fantastique*, ça en faisait des paquets d'Indiens couchés dans la plaine. Et puis, il y a eu un soir, fin 45, début 46... « — Let's go to the movies tonight, Bubba. — Laissez-moi deviner, *La charge fantastique*? — Yes, *They Died with Their Boots On!* Let's go! Let's go! » Bon, on y va. Et puis, ce soir-là, avant le film, il y a eu les actualités, comme tous les autres soirs. C'était fin 45, début 46. « — What's up, Bubba, what's on the screen? — Ce qu'on voit à l'écran? Eh bien c'est... C'est... — What's up, Bubba, what's up? — C'est la

fin de la guerre... — I know the war is over, it's been over for a year! What's on the screen, Bubba, what's on the screen? » Il y avait plein de gens qui sortaient du cinéma en se tenant l'estomac. « — What's on the screen, Bubba? — À l'écran? On voit... On voit... » Je ne savais pas quoi dire. J'ai dit : « — Je crois qu'il y a un problème avec la bobine, monsieur Bill. Venez, on sort. — What? What? What the fuck, Bubba? Bubba? — Venez, monsieur Bill, venez... » Je l'ai entraîné, on est sorti. Je ne savais pas quoi dire. Je ne savais pas quoi dire de ce qu'on voyait sur l'écran, il fallait le voir, c'est tout. Des gens qu'on pousse dans des fosses avec des bulldozers, qu'est-ce que vous voulez dire? « Des gens qu'on pousse dans des fosses avec des bulldozers »? Et ceux qu'on ne poussait pas, ceux qui tenaient encore debout muets comme dans les films d'avant-guerre, muets comme des tombes, vous voulez dire quoi? J'aime autant vous dire que le retour à la ferme n'a pas été de tout repos à cause du vieux Bill qui râlait. Et qu'à cause des bulldozers je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit. Cette nuit-là, je l'ai passée à l'étable au milieu des bêtes. Ça faisait longtemps. Et c'est là que j'ai commencé à réfléchir, vraiment. Alors, je n'ai jamais remmené Bill au cinéma voir *La charge fantastique*. Les Indiens qui tombent comme des mouches? Non, ce n'était plus possible, ça ne marchait plus. Des comédies musicales, oui, beaucoup. D'abord, c'est joli. Et puis ça me faisait des économies de salive. « — What's that movie, Bubba, what's that shit? What's that fuckin' shit, Bubba? — Chut, monsieur Bill, ça commence... »

*On entend la chanson de Mary Poppins, Chim Chim  
Cher-ee.*



